

tous ensemble, du moins pour chacun en particulier ; l'heure de son jugement n'était pas loin, d'un jugement moins solennel que celui que révèle l'Apocalypse, mais, pour chacun, plus décisif et plus redoutable. Pour les saints, la première résurrection, comme l'appelle saint Jean, la résurrection de l'âme était près de se faire ; pour eux, dans quelques années tout au plus, le *millenium* éternel, le septième des jours du Seigneur, le jour du vrai repos et du sabbat incommutable, allait commencer, dans la céleste Jérusalem et sous la royauté du Christ. Leurs espérances ou leurs craintes, malgré les chimères que des poètes y avaient pu ajouter, ne les trompaient donc pas. Le père de famille allait bien véritablement rentrer dans sa maison, l'époux allait venir dans la demeure nuptiale, il fallait que les serviteurs fussent prêts et que l'huile ne manquât pas dans les lampes des vierges.

Ce qui est certain encore, c'est que cette attente, ces espérances, ces révélations apocalyptiques, peut-être même ces chimères des écrits sibyllins et ces imaginations des Millénaires, contribuaient à produire dans la société chrétienne un degré d'héroïsme, de détachement, d'élévation du cœur qui, ailleurs, a pu se voir chez des hommes isolés ou dans des sociétés restreintes, mais bien rarement dans une société dont les membres se comptaient par millions.

Pour le comprendre, il faut redire ici ce qu'était alors un chrétien et ce qu'il avait à supporter. Nous, que le moindre respect humain trouble et arrête, nous ne savons guère ce qu'était le respect humain d'alors, appuyé qu'il était par les tortures domestiques, les menaces populaires, le glaive du *spiculator* et les sarments du bûcher. Un chrétien, c'était un homme que le respect humain, si on peut l'appeler

ainsi, poursuivait partout, et au foyer, et dans la rue, et dans l'atelier, et aux champs, et sur les chemins ; et le respect humain armé d'injures, de calomnies, de malédictions, de violences, de spoliations, de blessures, de bourreaux. Un chrétien, c'était le bouc émissaire sur lequel tombaient toutes les colères, toutes les insultes, tous les crachats, tous les coups de pierre et tous les coups de hache de cette société aigrie, malade, fiévreuse, dissolue.

A ces tortures qu'opposait-on ? Je n'irai pas jusqu'à nier que nulle amertume se glissât dans ces fortes âmes, si cruellement et si constamment torturées. Par moments, au lieu d'être des Christs, selon l'expression d'Origène¹, ce furent des hommes ; par moments, la faiblesse humaine leur arracha un cri de satisfaction à la pensée des futurs châtiments de leurs persécuteurs. Le *dur Africain* ne résiste pas à cette tentation : « Tu veux des spectacles, dit-il au fidèle qui regrette les spectacles des gentils, pense à ceux que te montrera l'avenir. Quel plus beau spectacle que l'arrivée, maintenant prochaine, en tout cas indubitable, superbe, triomphante du Seigneur !... que ce jour de l'éternel jugement, méconnu, raillé des nations !... Quelle grandeur dans ce spectacle ! que de sujets d'admiration, de sourire, de joie !... Quand je verrai tous ces rois, dont on avait fêté l'admission dans l'Olympe, gémissant dans les ténèbres avec leur Jupiter et avec les témoins menteurs de leur apothéose ! ces proconsuls, nos persécuteurs, dévorés par des flammes plus cruelles que celles dont ils ont brûlé les chrétiens ! ces sages et ces philosophes confondus en

¹ Orig., *C. Cels.*, VI, 79.

face de leurs disciples auxquels ils affirmaient que Dieu ne s'occupe de rien, qu'il n'y a point d'âmes ou que les âmes ne rentreront pas dans leur corps! ces poètes frissonnant de terreur, non devant le tribunal de Minos ou de Rhadamanthe, mais devant le tribunal inespéré du Christ! ces tragédiens dont les hurlements seront autrement dramatiques qu'ils n'étaient sur la scène! ces histrions si souples et qui s'assoupliront encore dans les flammes!... Quel est le préteur, ou le consul, ou le questeur ou le prêtre des idoles qui, dans sa largesse, te procurera un semblable spectacle!¹ »

Voilà, je crois, les paroles les plus amères qu'un chrétien de ce temps ait prononcées; voilà le point culminant, blâmable et blâmé, de la vengeance chrétienne. Mais là même, d'une vengeance actuelle et humaine, pas un mot. Elle n'eût pourtant pas été impossible. Les chrétiens étaient nombreux, beaucoup plus nombreux que les Juifs, qui, eux, se soulevaient sans cesse et dont le nombre, à cette époque, pouvait monter à quatre ou cinq millions. Il y avait des chrétiens dans toutes les villes, il commençait à s'en former bon nombre dans les villages; dans certaines cités, ils étaient en majorité. Il y avait des chrétiens de tous les états. Après les plébéiens, après les esclaves et les pauvres, les riches, les nobles, les décurions, les sénateurs arrivaient au baptême². Il n'était pas de proconsul qui déjà ne se sentit gêné par le voisinage des chrétiens qu'il découvrait autour de lui, dans sa maison, dans sa famille, dans son conseil³. Le paganisme était coudoyé partout par ce nouveau venu qu'il avait cru pouvoir écraser sans peine

¹ *De Spectac.*, 50.

² *Orig., C. Cels.*, III, 9.

³ *Tertull., ad Scapulari*, 5.

et qu'il voyait grandir au point d'en être lui-même écrasé. « Les chrétiens d'une seule province, dit Tertullien aux empereurs, sont plus nombreux que toutes vos armées réunies¹. » Et, pendant tout le siècle qui va suivre, l'attitude des empereurs, tantôt persécuteurs systématiques et acharnés, tantôt arrivant à une tolérance presque amicale, prouvera bien qu'ils se sentent en face d'une puissance redoutable; que le progrès de cette puissance les irrite et les effraye tour à tour; que, de temps à autre, ils essayent de la briser par un grand effort, et qu'ensuite, lorsque cet effort est demeuré inutile, ils essayent de vivre avec elle et de faire vivre avec elle le paganisme.

En outre, le courage et l'énergie ne manquaient pas à ces hommes plus que le nombre. Quand ils étaient soldats, c'étaient les meilleurs soldats de l'empire. Cette population dont les femmes et les enfants allaient au bûcher sans hésiter, n'aurait pas eu de peine à trouver dans son sein des hommes capables de mourir l'épée à la main; le courage du soldat est plus facile que celui du martyr. Chez ces nations dégénérées de l'empire romain, où les légions se recrutaient plus difficilement chaque jour, où le sang des corps et la sève des âmes s'épuisaient en des débauches indicibles, les enfants des mariages chrétiens auraient aisément fourni une tribu de guerriers devant laquelle les conscrits du cirque et des boudoirs eussent pâli et eussent pris la fuite. Même dans les temps modernes, on a vu, en

¹ L'armée romaine pouvait monter alors à trois cent mille hommes, et il y avait alors trente-quatre provinces. En généralisant l'appréciation de Tertullien, on compterait environ neuf millions de chrétiens. Il est probable qu'il a dit peu en croyant dire beaucoup. Voy. encore *Tertull., ad Natior.*, I, 1, *Apologet.*, 57, 42, *ad Scapulari*, 2, 5; *Orig., ibid.*, VIII, 68, *Minutius Felix*, 9; *Pline*, X, *Ep.* 97.

Chine, au Tongking, à Siam, au Japon, entre gens de même race, ce que c'est au milieu d'une population idolâtre que des soldats chrétiens.

Eh bien, cette résistance que provoquaient tant de tortures et pour laquelle ne manquaient ni le nombre ni le courage; cette résistance n'a jamais été essayée. Pour mieux constater la divinité de son œuvre, le Sauveur a voulu que l'obéissance envers le prince, l'horreur du sang versé, l'éloignement pour l'usage des armes, la résignation passive aux mauvais traitements et aux injures, fussent plus fortement gravés dans l'esprit des chrétiens en ces siècles qu'en nul autre siècle. On pourrait dire qu'à cet égard, ce qui est seulement conseil dans l'Évangile était alors considéré comme précepte¹. L'Église faisait aux siens un devoir de ne pas résister par la force comme elle leur faisait un devoir de résister par la foi. Elle voulait qu'ils poussassent la modération jusqu'au scrupule en même temps qu'ils poussaient la fidélité jusqu'à l'héroïsme. Insulter un temple, briser une idole, refuser l'impôt à César, ne pas saluer un proconsul, étaient choses interdites aussi bien que s'incliner devant une idole, que payer un seul denier pour les temples, que jurer par le génie de César. L'Église refusait également à ses enfants et la ressource des armes que tous les sectaires ont si promptement employées, et la ressource de la dissimulation, comme la pratiquaient à cette époque les gnostiques, comme la prati-

¹ On peut le voir principalement Origène (*C. Cels.*, VII, 26, VIII, 85, 85). Selon lui, la loi de Moïse, destinée à être la loi d'une nation et d'une nation indépendante et guerrière, pouvait autoriser la milice, la guerre, le supplice des criminels; mais il n'en est pas de même de la loi chrétienne, providentiellement réservée à une société d'hommes de toutes les nations, vivant en paix sous la domination romaine.

quèrent les juifs du moyen âge; il n'y avait pas chez elle, comme chez eux, des abjurations hypocrites, autorisées et pardonnées à l'avance. Elle n'eût absous qu'à grand-peine le chrétien qui aurait donné le signal de la guerre civile: elle n'admettait l'apostat dans son sein qu'après une longue, humiliante, douloureuse pénitence. Elle ne laissait donc qu'une voie ouverte: persévérer, souffrir, et se laisser tuer. Et l'Église était écoutée, et cette voie était suivie. On ne cite jamais ni une apostasie calculée, ni un acte de révolte¹. La société chrétienne, par principe et par une libre résolution de sa conscience, marcha pendant trois siècles dans cette ligne si ardue, ne provoquant jamais et ne cédant jamais, ne se révoltant jamais et ne faiblissant jamais.

Certes, dans une situation pareille, quelques amertumes de parole sont bien excusables. N'en appeler qu'à la vengeance divine et ne jamais s'en remettre à soi-même du soin d'une vengeance aussi tentante et parfois aussi facile; accepter pour toute consolation les représailles de la vie future; ne se dédommager que par l'attente d'un événement mystique, surnaturel, extra-humain, prochain, disaient quelques-uns, mais dont, à vrai dire, le temps était profondément inconnu; et, en attendant, ne pas se donner la joie de briser un seul dieu Lare, ni de bâtonner un seul

¹ A moins que l'on ne veuille qualifier tel le fait (unique, je crois) de la population de plusieurs villages chrétiens en Égypte qui, sachant leur évêque arrêté, s'attroupèrent autour du lieu où il était enfermé. Les soldats qui le gardaient, effrayés du nombre, s'enfuirent sans être attaqués, et laissèrent leur prisonnier libre. C'est ce que raconte l'évêque lui-même, saint Denis d'Alexandrie; dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 40 (au temps de la persécution de Déce).

Ceci prouve combien la masse des chrétiens eût facilement vaincu la très-petite force militaire de l'empire romain.

valet du proconsul; ayant pour soi le nombre, la force et le courage, étant soldat, étant officier, jeter son épée et son baudrier, ajourner simplement son ennemi au jugement dernier et se laisser égorger : — c'était certes de la clémence, une rare et méritoire clémence.

Ce fait-là est un des faits saillants du christianisme primitif, un fait unique dans l'histoire. On dit quelquefois, en forme de lieu commun, que toutes les doctrines qui sont persécutées, trouvent dans la persécution une force, et que le sang de leurs martyrs leur donne des fidèles. Rien n'est moins vrai. Bon nombre de doctrines, vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises, ont succombé sous la persécution, Et, en général, quand la persécution est devenue funeste à son auteur, c'est parce qu'elle a engendré la révolte et que les confesseurs se sont faits soldats. Ainsi le mahométisme, à peine un instant persécuté, a été, dès le premier jour, armé, conquérant, persécuteur lui-même. Ainsi le protestantisme a eu le double tort de provoquer la persécution par l'outrage, de répondre à la persécution par la guerre civile et par la persécution. En 1517, Luther commençait à prêcher; en 1520, le protestantisme était en armes à Smalkalde; trois ans à peine passés, il franchissait cette ligne de la résistance sans provocation et sans révolte où le christianisme s'est tenu pendant trois siècles.

Même dans le christianisme orthodoxe des temps modernes, l'appel aux armes n'a pas toujours été rejeté. Par des motifs que je ne blâme point, et dans des pays où, le christianisme ayant été légalement accepté, la liberté du citoyen avait ses droits à faire valoir à côté de la foi du chrétien, les paysans anglais contre Henri VIII, l'Irlande contre l'Angleterre, la Vendée en 1793, les cantons catholiques de la

Suisse à plusieurs époques, l'Espagne en 1808, les chrétiens du Japon au dix-neuvième siècle ont combattu pour la foi. L'Église primitive aurait eu peut-être le même droit, je ne l'examine point; ce qui est certain, c'est qu'elle n'en a pas usé; et quand Dioclétien, rassemblant toutes les forces de la tyrannie pour une dernière lutte, a tout simplement entrepris l'extermination d'un tiers peut-être de son empire, Dioclétien, attaquant ces chrétiens chez qui il y avait tant de soldats, n'a pas rencontré une seule épée tirée en face de lui.

Voilà, je le répète, la mesure de cet héroïsme chrétien. Les autres nations se croient héroïques lorsqu'elles s'arment pour leur liberté et meurent en frappant. La nation chrétienne a su trouver le courage de mourir sans avoir la consolation de frapper.

Et ce courage, où le trouvait-on, sinon dans ces espérances d'un ordre surhumain, dans ces promesses qui étaient l'entretien habituel de la pensée et la faisaient vivre dans une sphère supérieure? De là sortait aussi une vertu supérieure à tous les niveaux ordinaires de la vertu humaine. Je sais parfaitement que cette société chrétienne avait ses taches, que comme toute autre elle avait ses désordres, ses vicieux, ses hypocrites, ses ambitieux. Il s'est trouvé de tout cela dès le premier jour, comme il s'est trouvé un Ananie et une Saphire parmi les chrétiens de Jérusalem, comme il s'est trouvé un Judas parmi les Apôtres. Je sais encore que, dans des communautés rigoureusement séparées du monde, un ascétisme plus parfait, une vie plus purement contemplative a pu se rencontrer. Mais il s'agit ici d'une société qui a pu compter jusqu'à trente ou quarante millions de fidèles, d'une société com-

posée d'esclaves, d'artisans, de gens mariés, de gens de tout sexe et de tout état, ayant à pourvoir à tous les besoins de la famille, de l'industrie, du trafic. C'est dans cette société, vivant cependant de la vie commune et séculière, que se pratiquaient, au degré que nous avons dit, le jeûne, le jeûne volontaire ou obligé, mais austère et multiplié; la prière, la prière fréquente, la prière nocturne et la prière continuelle; le travail, le travail libre, si méprisé et si peu rétribué dans le monde païen; l'aumône, l'aumône abondante malgré la pauvreté, l'aumône qui donne ses deniers, qui donne son temps, qui donne ses mains, qui donne sa personne, qui donne sa vie. C'est là que régnait surtout, et dans les actes et dans les paroles et dans la pensée, la préoccupation habituelle des choses surnaturelles, telle qu'elle ne s'est depuis retrouvée que dans les cloîtres; c'est là que s'accomplissait le martyre continuel des calomnies, des injures, des malédictions, des coups; joint au martyre, toujours attendu, toujours possible, souvent probable, du prétoire, du chevalet ou du bûcher; au martyre attendu pour soi, pour autrui, pour ses amis, pour ses parents, pour sa femme, pour ses enfants; et vis-à-vis du martyre nulle résistance, nul recours à l'épée, nulle représaille; la patience, l'égalité d'âme, bien mieux le contentement, la joie, le bonheur: voilà ce qu'était la vie, non pas de tous, mais du grand nombre. Je serais tenté d'en douter, mais je ne puis. Si nous ne jugions les chrétiens que d'après leurs préceptes de morale, nous pourrions dire: « Ces préceptes, ils ne les suivaient pas ou ne les suivaient que de loin. » Si nous n'avions à citer que des écrits apologétiques, nous pourrions dire: « Ces chrétiens se drapaient. Devant leurs juges, ils parlaient d'or, se faisaient saints et patients à

plaisir. Reste à savoir ce qu'ils se disaient entre eux. » Mais nous avons autre chose que de purs préceptes, nous avons autre chose que des apologies. Ce que les chrétiens se disaient entre eux, nous le savons. Nous avons des écrits pour ainsi dire intimes, de chrétien à chrétien, nous savons quels reproches on leur faisait et ce que trouvait à reprendre en eux la censure domestique de l'Église. La plupart des écrits de Tertullien ont ce caractère. Il est certes rigide, sévère, exagéré, même avant que son rigorisme le menât à l'hérésie. De tels prédicateurs sont rarement contents de leur auditoire. Eh bien, on peut dire que Tertullien n'est pas mécontent du sien. Il attaque certaines fautes; il ne les présente pas comme générales. La société chrétienne prise en masse ne lui semble pas au-dessous de l'austérité de ses préceptes. Son rigorisme, si grand qu'il soit, paraît assez satisfait.

Quand je vois tout cela, et en particulier ce fait incontestable de la résistance à un pouvoir homicide prolongée pendant deux cent soixante-dix neuf ans, sans défaillance et sans révolte, je ne puis me refuser à cette évidence que des dons surnaturels tout à fait singuliers furent accordés à ces premières générations chrétiennes, et que leur existence non moins que celle du christianisme fut un miracle.